

**Souvenirs à propos de Sir Edward Burne-Jones,**

par FERNAND KHNOFF, membre de l'Académie.

Académie Royale de Belgique –

Bulletin de la Classe des beaux-Arts 1915-1918, pp. 35-42

C'était à Paris, en 1889. Dans cette immense World's Fair, l'Exposition universelle.

L'effort avait été violent pour parvenir à un effet de pittoresque outré par tous les moyens de l'archéologie et de l'exotisme et, de toutes parts, les constructions les plus imprévues mêlaient les styles frustes ou compliqués du moyen âge à la riche ou frêle élégance de l'art oriental.

Après avoir suivi la foule agitée sous les arches formidables de la Tour Eiffel, le long des interminables pelouses et des vastes bassins du Champ-de-Mars, si l'on pénétrait dans le Palais des Beaux-Arts le calme, par degré, renaissait.

Le public se massait encore devant les « sujets » anecdotiques ou militaires, mais il se dispersait peu à peu; le bruit des exclamations et des pas diminuait; enfin, c'était le silence respectueux dans la salle centrale de la section anglaise où étaient disposées avec un remarquable souci d'harmonie des œuvres de sir F. Leighton, de sir J. E. Millais, d'Alma Tadema et d'Orchardson, et, à la place d'honneur, au milieu du panneau, entre les rouges violents du *Mammon* de Watts et les bleus cruellement lointains de son *Espérance*, apparaissait, suprême et glorieuse, dans son beau cadre à pilastres d'or clair, la belle peinture de E. Burne-Jones : *Le Roi Cophetua et la mendicante*.

Devant la pâle mendicante, encore frissonnante dans sa mince robe grise, est assis le Roi, revêtu d'une brillante armure d'acier sombre. Il lui a cédé le siège du pouvoir et s'est abaissé sur les marches du trône. Il tient sur les genoux la couronne de métal noir qu'éclairent les rouges des coraux et des rubis, et son visage, au profil découpé, se lève en une contemplation silencieuse.

L'aspect est somptueux; les tissus précieux scintillent et luisent, des coussins de brocards sont disposés sur les panneaux d'or ciselé, et le métal poli reflète les pieds charmants de la mendicante, ces pieds adorables dont des anémones éparses, pourpres et carminées, font pâlir encore l'ivoire délicat.

Debout dans la galerie qui surmonte le trône, deux jeunes pages chantent doucement, et au loin, dans l'écartement des rideaux, paraît le songe, pourrait-on dire, d'un paysage automnal dont le ciel crépusculaire exprime tous les longs regrets, tous les vains espoirs des choses qui ne sont plus et qui n'ont pu être.

Cependant, les deux figures restent immobiles, complètement isolées dans leur intense rêverie.

Quelles heures parfaitement délicieuses passèrent dans la contemplation de cette œuvre de beauté. L'un après l'autre les tendres et précieux souvenirs de vie et d'art renaissent, s'avivant à la superbe réalisation de cette merveilleuse peinture.

Le spectateur se sentait ravi dans une atmosphère de bonheur rêvé, et cette ivresse de l'âme l'emportait si haut et si loin qu'il n'avait plus conscience de la foule qu'il fallait, au départ, traverser coude à coude pour gagner la sortie de l'Exposition.

Le rêve de l'artiste était devenu la réalité et c'était la réalité violente et brutale qui était devenue le rêve ou plutôt le cauchemar.

Vraiment, on doit aimer de tout son être le grand et généreux et grand artiste qui peut donner une telle illusion de bonheur et dont l'esprit est assez puissant pour parvenir jusqu'au seuil de l'absolu d'où il nous envoie des messagers de l'espoir et des anges de la paix.

Car ne sont-ce pas des envoyés de l'au delà, ces créatures exquises qui apparaissent dans les œuvres du maître? ces chevaliers, nobles d'idéale vaillance, dans leurs armures ciselées; ces princesses de légende dans leurs somptueux vêtements lourds de bijoux et de broderies; ces femmes étranges qui charment par la grâce fascinante de leurs lignes onduleuses et de leur chair pâle; et, surtout, ces jeunes filles aux gestes lents et pensifs et aux vêtements fins et purs, si délicatement plissés. Une lumière surnaturelle éclaire ce monde rêvé, une lumière qui semble faite de subtils reflets de crépuscule; elle se répand sur ces palais légendaires, ces cours désertes, ces escaliers compliqués, ces recoins mystérieux; sur ces paysages étendus, fermés par des murs de rochers ou des collines distantes; sur ces bois ombreux, sur ces bords de rivières au cours lent, sur ces étangs étoilés de myriades de fleurs, sur ces ruines austères et silencieuses.

Sir Edward Burne-Jones naquit en 1833, dans la très peu artistique ville de Birmingham; à 11 ans il avait été mis à l'école Roi-Édouard. Il s'était adonné, avec plaisir, aux études classiques et avait appris à connaître ces légendes et ces mythes qu'il devait interpréter plus tard de si curieuse façon.

Comme le père de l'artiste le destinait à l'ordination, il l'envoya ensuite à Oxford, à Exeter College; le jeune homme rencontra là William Morris et ils se lièrent bientôt d'une grande amitié.

On sait qu'un jour la vue d'un dessin de Rossetti les décida à se vouer à l'art.

Ce que Rossetti avait, en 1848, demandé à F. M. Brown, la confiance en soi et le pouvoir de se confirmer dans sa vocation, les deux jeunes gens allèrent, en 1855, à la Noël, le demander à Rossetti.

Il les reçut avec bienveillance, les fit travailler avec succès et le, présenta à ses amis Tennyson, Browning, Watts et Ruskin. Il me fut donné, un jour, d'avoir la vision précise de ce groupe admirable d'hommes supérieurs. C'était à Londres, il y a longtemps déjà, en mai, l'après-midi; j'étais allé revoir le vieux peintre F. M. Brown, le précurseur de cette rénovation picturale, connue sous le nom de préraphaélisme; il habitait fort loin, au delà de Regent's Park, près de Primrose-Hill.

Le temps était couvert, et sous ce merveilleux ciel de Londres, ce ciel de tableau, les grandes pelouses veloutées du Park, s'étendaient longuement jusqu'en une pâle vapeur bleue où se fondaient les masses des hauts arbres. Sur le lac, les cygnes glissaient lentement.

Le peintre me montra, dans son atelier, l'œuvre à laquelle il travaillait; c'était une des peintures destinées à l'Hôtel de ville de Manchester.

Puis nous descendîmes prendre le thé et, peu à peu, il me dit, ses souvenirs, les souvenirs de son enfance à Bruges (si profondément chère à tous deux et à présent nous apparaissant d'autrefois et lointaine) ensuite, de sa jeunesse et de ses séjours d'étude à Anvers, à Paris, à Rome, enfin son retour à Londres; sa rencontre avec Rossetti et ses relations avec Morris : « deux hommes de génie, dit-il, les plus grands de l'Angleterre en ce siècle ».

Dans le petit salon où étaient pieusement réunis tant d'esquisses et de dessins, souvenirs d'amis oubliés ou perdus, l'obscurité descendait insensiblement. Assis près de la fenêtre qui éclairait encore sa forte chevelure et sa longue barbe blanche, le vieux maître évoqua pour moi, de sa parole lente et de sa voix sourde, la vie de la confrérie préraphaélite; se levant quelquefois pour décrocher et me faire voir aux dernières lueurs du jour qui mourait, quelque dessin savant et précis de John. E. Millais, ou quelque étude de Rossetti au geste imprévu d'ampleur somptueuse, ou quelque peinture de la déjà légendaire Élisabeth Siddal, une œuvre vraiment étrange d'un coloris dur et poignant et d'une expression angoissante, ou aussi, et avec émotion, des tableaux de son fils Oliver M. Brown, mort si jeune et dont le malheureux père était si fier.

Il parla longtemps encore, la nuit était venue, et je rentrai à Londres, dans Oxford Street, dans l'éblouissement des lumières, le roulement continu des voitures, l'incessant va et vient des passants, avec la sensation que pendant quelques heures inoubliables j'avais vécu une autre existence, plongé dans une délicieuse ivresse de souvenir.

La demeure de sir E. Burne-Jones était située à Kensington. On la nommait *The Grange*. C'était une vieille maison de briques, célèbre déjà, car Richardson y avait écrit ses romans fameux et le Dr Johnson et Hogarth avaient été souvent reçus sous ce toit.

Mais si cette maison de campagne d'autrefois avait été peu à peu prise par l'agrandissement de la grande ville, elle avait conservé cependant son jardin et son verger, où fleurissaient, devant le rideau de lierre sombre, les riantes bordures d'iris, de lis, de tournesols et de roses trémières.

Quels précieux souvenirs encore que les visites à la Grange !

La réception dans le hall où, dès l'entrée, en face du beau portrait du maître par Watts, souriait le gracieux portrait de Miss Margaret, Burne-Jones par son père, une œuvre exquise de sentiment et de coloris; puis, le repas charmant de cordiale simplicité; puis, après la conversation dans le salon, la traversée du jardin et l'entrée dans le grand atelier. Là se trouvaient, encadrée et sous verre, la série des panneaux du mythe de Persée; à une extrémité de l'atelier, en cours d'exécution, *Le Triomphe de l'amour* : un superbe adolescent trônant dans un ouragan de draperie sur un char aux roues énormes ; de tous côtés, de précieux accessoires d'atelier : la petite armure en acier de Persée; la nef en chêne et en cuivre de la Table ronde; des esquisses et des études; les sujets tirés du roman de la Rose *Vénus Concordia, Vénus*

*Discordia, Le Cortège des victimes de l'amour*, comme le vit Britomart en tapisserie dans le château de Busirane.

Dans le petit atelier, situé au premier étage de la maison, se trouvaient encore des projets de tapisserie, des dessins délicats, des portraits et une peinture de petit format : *Le Miroir magique*.



Dans un troisième atelier, loué dans les environs, avait été transporté, peu de temps avant la mort du maître, un tableau de grande dimension près d'être terminé : *La mort d'Arthur*. Le roi est couché, endormi sous les arbres d'Avalon, entre les collines et la mer; aucun souffle ne touche le feuillage profond, ni les héraldiques fleurs de lys; les reines veillent; le veilleur est immobile; toute la scène est remplie d'une silencieuse attente.

Mais c'est pour l'artiste que la lumière apparut à l'Est; c'est pour lui que l'heure est venue.

Peu de temps après la mort du maître, une exposition — qui fut triomphale — réunit à la New-Gallery un grand nombre de ses œuvres. On pouvait admirer là : les colorations somptueuses de *Laus Veneris*, les nuances nacrées des *Jours de la Création*, les blondeurs pâles de *L'Escalier d'or*, les bleus d'acier de *Merlin et Viviane*, le paysage ému où s'agenouille *Le Chevalier miséricordieux*, les armures sombres et les chairs claires de la série, le *Persée*, et *La mort d'Arthur*, l'œuvre inachevée.

La New-Gallery où Burne-Jones exposa jusqu'à la fin de sa vie, avait remplacé la Grosvenor Gallery où son apparition en 1877 fut une date dans l'histoire de la peinture anglaise.

Il n'exposa qu'une seule fois et un seul tableau à la Royal Academy en 1886. L'Academy l'avait cette année élu par acclamations sans qu'il ait jamais présenté d'œuvre à l'illustre corporation. Mais il était resté cependant fidèle à la Grosvenor Gallery où il avait envoyé trois peintures, parmi lesquelles une petite toile intitulée : *Flamma Vestalis*, dont le correspondant de la *Gazette des Beaux-Arts* donna alors cette description :

« Exquise étude de jeune fille, vue debout et de profil sur un fond composé d'un paysage de fantaisie, dans le genre de ce qu'affectionnaient les Vénitiens de la fin du XV<sup>ème</sup> siècle.

« Le titre de cette toile, est : *Flamma Vestalis*. C'est bien la l'idée qu'exprime le peintre par ce type en même temps chaste et fait pour éveiller les rêves passionnés.

La coloration des draperies est d'un bleu ravissant et pour ainsi dire inédit, pareil à celui de certaines fleurs sauvages, discrètement avivé par les tons pourpres de l'anémone et par un autre bleu délicieux tournant au lilas.

« La recherche est neuve et vraiment charmante. »

Cette figure de *Flamma Vestalis* est une des plus adorables créations de Burne-Jones; c'est un des types le mieux exprimés de l'anglaise esthétique, de l'anglaise de la période du Paon, comme on dit à Kensington.

Burne-Jones n'a tenté que dans des portraits, de représenter l'anglaise actuelle, plus attentive à New-York qu'à Florence, absolue impératrice de la mode, impérieuse et exclusive dans son goût qu'elle n'inquiète pas d'érudition; mais il a composé quelques figures qui représentent parfaitement l'apparence et la psychologie de cette anglaise esthétique.

Les esthétiques avaient été la suite des préraphaélites; ceux-ci, réunis en un groupe exclusif, avaient vécu dans une atmosphère artistique presque artificielle, et c'est ce goût de l'artificiel qu'après eux avaient cultivé les esthétiques, mettant tout leur effort à composer la vie d'impressions d'art et de cela seulement.

La mode s'en mêla; il y eut des imitations obtuses et des affectations ridicules, c'est vrai; mais qu'importe cela, si l'on a vécu, ne fût-ce qu'un instant, l'espoir et la vision d'un charme prolongé et d'une grâce infinie.

« Les songes sont des mensonges, dit un vieux proverbe, mais lorsque la dernière heure arrive et qu'il reste seulement pour de trop rares minutes de ce qui fut nous, d'obscures clartés devant les yeux que l'ombre gagne, qui dira le signe qui vous distingue, Ô souvenirs de la vie vécue, ô mirages de la vie rêvée. »

Cette phrase de P. Bourget pourrait être l'épigraphe de cette œuvre si belle de Burne-Jones : *The Golden Stairs*, « L'Escalier d'or » (*ndlr : illustration*).

Comme nos souvenirs, fragiles et précieux, au cours de l'existence, ces idéales créatures de jeunesse et de beauté. descendent toutes les marches inévitables. Au début elles sont insouciantes et rieuses, puis, l'une d'elles, inquiète déjà, contient du doigt les sonorités possibles de la longue et fine trompette d'argent, et les têtes s'inclinent ou se redressent, et les mouvements doux multiplient encore les plis des crêpes frissonnants.

Elles descendent; et au tournant des marches, au milieu, la passion contenue qu'exprime un chant de violon.

Ensuite un glissement métallique de fines cymbales de cuivre, évoque les teintes d'or triste et de pourpre fanée des couchers du soleil en automne.

Elles se détournent déjà et s'éloignent peu à peu; mais, avant de pénétrer dans la salle imposante où se prolonge une colonnade sombre et massive, la dernière jeune. fille s'arrête; elle retourne, la tête pour la dernière fois et donne un sourire d'adieu.

Les songes sont des mensonges, dit-on, mais lorsque passe l'heure dernière et qu'il ne reste, devant les yeux, que l'ombre lentement dévore, que de vagues lueurs de ce que fut notre existence; pourquoi vous séparer encore, ô souvenirs vécus, ô mirages rêvés.